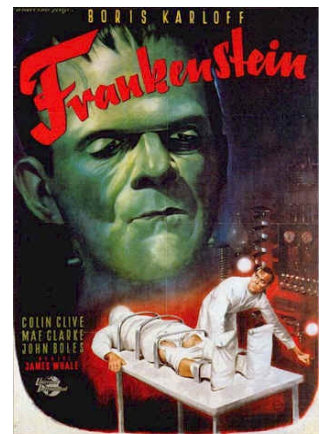
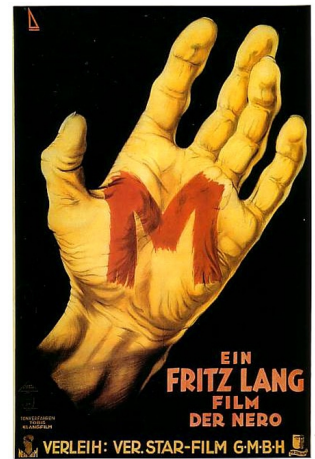


Petite histoire de la folie au cinéma

Les années 20-30 : l'épouvante

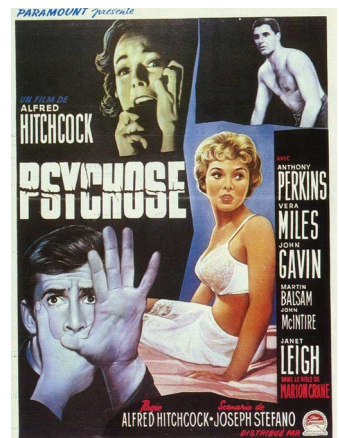
Le personnage du fou donne inmanquablement un **film d'horreur** ou bien un **film fantastique** : à cette époque le fou fait peur, il est violemment rejeté et ceci se reflète dans le septième art où il est mis en scène comme un monstre ou une bête. Le personnage qui l'incarne est physiquement marqué (laideur, difformités ou cicatrices diverses), et il suscite une peur-panique immédiate, partagée par l'ensemble de la société ainsi que par le spectateur positionné dans le même camp. Ainsi "M le maudit" de Fritz Lang en 1931 qui raconte la traque d'un tueur d'enfants. Dans "Dracula" de Tod Browning (1931) la folie et les fous ont les traits de vampires et de morts vivants.

Le cinéma du début du 20ème siècle invente aussi le **personnage du savant fou**, qui illustre les ravages d'une intelligence mise au service du mal. C'est le cas du "Docteur Mabuse" de Fritz Lang (1922), de "Caligari", de Robert Wiene (1920), ou encore de "Frankenstein" de James Whale (1935). Cette représentation de la folie montre que le fou n'est plus tout à fait séparé de l'humanité : il résulte d'une dérive, d'un dérèglement dont on s'explique mal les causes puisqu'il touche justement les cerveaux les plus évolués. Sur le plan métaphorique, ce type de film cherche aussi à rendre compte de l'angoisse liée aux extraordinaires progrès de la science : le développement technologique et l'amélioration des conditions de vie ne sauraient masquer les risques encourus par l'humanité.



Les années 40 à 60 : Hitchcock et le thriller psychologique

Le cinéma cherche à pénétrer le psychisme et commence à s'intéresser aux causes inconscientes des actes humains. Ainsi la folie apparaît-elle comme énigmatique, source d'interrogations sur la personnalité et l'histoire individuelle. Le fou est désormais un malade mental, non plus bourreau sanguinaire mais victime. En 1945, dans "La maison du docteur Edwards" d'Alfred Hitchcock, l'enquête policière est doublée par l'enquête que le fou fait sur lui-même. En outre, Hitchcock passe de l'autre côté de la barrière : il montre l'angoisse face à la folie mais aussi l'angoisse du fou lui-même. Le thriller psychologique remplace peu à peu le film d'horreur.



Parallèlement le cinéma amorce un questionnement sur les sources et le traitement de la folie. Ainsi dès 1948, le film de Litvak "La fosse aux serpents" se déroule dans un hôpital psychiatrique et met en scène une femme cherchant à surmonter la folie grâce à ses médecins et sa famille. La méthode psychanalytique joue un rôle important.

A partir des années 70 : une exploration de la maladie mentale

Désormais la société, et le cinéma qui la reflète, cherche à comprendre voire à expliquer la folie. Déjà en 1963 le film de Samuel Fuller "Shock Corridor" mettait en scène des fous présentés comme le reflet de la société américaine de l'époque. Le film est précurseur dans le fait qu'il met l'accent sur l'environnement social, familial, professionnel ou encore sentimental et sexuel du malade, lequel explique en partie la folie. Peu à peu se pose les réalisateurs suggèrent la responsabilité de l'entourage ou, plus largement, de la société.

Un nouveau thème se développe : le dédoublement de la personnalité. Le film "Images" de Robert Altman (1971) en est une illustration parfaite, mettant en scène de la folie le "kaléidoscope" mental d'un seul et même personnage. "L'autre" de



Robert Mulligan (1972), est un autre exemple. Dans ces films, le monstre s'humanise et le spectateur est amené à s'identifier au malade : la différence entre folie et normalité s'estompe. En 1970 dans "Le boucher" Claude Chabrol met ainsi en scène un assassin, coupable de crimes horribles, mais par ailleurs sympathique et très sociable.

Loin des monstres des années 30, les fous dorénavant mis en scène sont des individus d'apparence ordinaire, qui ont progressivement dévié du fait d'une série d'événements traumatisants ou aliénants ("L'arrangement", d'Elia Kazan par exemple). Ainsi le cinéma moderne élimine la notion de "normalité" et réhabilite le fou comme être humain. Il montre que la folie est immanente à la société qui la porte et la nourrit, tout spécialement nos sociétés en crise qui basculent de plus en plus dans les névroses et le malaise social : en fait, c'est la population tout entière qui semble pouvoir sombrer dans la folie. Le cinéma illustre l'idée que chacun d'entre nous a le potentiel mental pour devenir fou, que la folie n'est pas un au-delà, mais une expérience possible.

En résumé : une typologie des fous à travers l'histoire du 7^e art

1- Le fou dangereux : héros qui fascine et terrifie le spectateur, le plus souvent à travers un personnage de criminel ou de serial-killer. Le fou dangereux s'illustre par sa violence, voire son sadisme, et se rattache à la schizophrénie. On peut par exemple citer "Psychose", d'Alfred Hitchcock. Le cinéma construit alors une image du fou comme proche du monstre : il est hors-la-loi, inaccessible à la raison, souvent physiquement marqué, bref c'est l'autre, l'étranger, qui agit comme repoussoir et nous rassure sur notre « normalité ». Cependant le cinéaste peut chercher à nous immerger dans le psychisme du personnage, à nous plonger dans les méandres et l'obscurité de l'âme du fou.

2- Le fou victime : évidemment moins spectaculaire, rarement violent, il est présenté comme malade et c'est à sa psychologie que le cinéaste s'intéresse. Le film rattache alors la pathologie à un certain contexte social et affectif, il décrit une évolution, une histoire individuelle, fournit des indices sur l'origine ou les causes de la folie, montrant par là que c'est un phénomène banal et explicable. Le film met par exemple en scène une descente aux enfers, comme par exemple dans "Sue perdue dans New York", d'Amos Kollek (1998). Le fou victime offre au spectateur la possibilité d'une identification.

Conclusion

Au fil des décennies, la représentation de la folie évolue donc : longtemps caricaturé et rejeté dans la monstruosité, le fou tend à s'humaniser ; ce n'est plus une bête mais un malade, un individu en souffrance et qui se trouve plus ou moins intégré à la société dont on interroge la responsabilité dans le développement de la maladie mentale. Cela étant le personnage du fou dangereux continue de hanter les salles obscures et de fasciner les spectateurs en mal de sensations, offrant une sorte de d'exutoire ; c'est que la folie ne cessera pas de servir de prétexte à nos fantasmes destructeurs, et qu'elle reste le moyen d'exprimer la difficulté que chacun peut éprouver à vivre en société et à composer avec les autres.

